



Kai Strittmatter

TEXTO @ESSAIS

DICTATURE 2.0

*Quand la Chine surveille
son peuple (et demain le monde)*

DICTATURE 2.0

KAI STRITTMATTER

Dictature 2.0

*Quand la Chine surveille son peuple
(et demain le monde)*

Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni

PRÉFACE DE PIERRE HASKI

Édition actualisée

TEXTO

Texto est une collection des éditions Tallandier

Titre original : *Neuerfindung der Diktatur. Wie China den digitalen Überwachungsstaat aufbaut und uns damit herausfordert*

© 2018, Piper Verlag GmbH, München/Berlin

© Éditions Tallandier, 2020 pour la traduction française
et 2021 pour la présente édition

48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris

www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4318-3

Préface

Pour Lénine, le socialisme était l'addition des Soviets et de l'électricité. Xi Jinping, le numéro un communiste chinois, a fait évoluer le concept : le « socialisme aux caractéristiques chinoises », comme on dit à Pékin, c'est plutôt le capitalisme d'État et les technologies de surveillance. C'est cette histoire que raconte en détail le livre de Kai Strittmatter : comment la promesse d'ouverture et de progrès de la Chine post-maoïste s'est transformée, sous l'égide de son nouveau « Grand Timonier », en dystopie technologique, en « meilleur des mondes » de la surveillance absolue au nom de la stabilité et de l'harmonie sociale de façade.

J'ai eu la chance de vivre en Chine au début des années 2000, lorsque Internet était encore ce « don de Dieu » dont parlait l'intellectuel dissident et prix Nobel de la paix Liu Xiaobo, comme le rappelle Kai Strittmatter. Arrêté en 2008, Liu Xiaobo est mort en prison en 2017, et n'aura donc pas vu la mutation d'une technologie potentiellement libératrice en instrument d'oppression. Pendant quelques années, pourtant, Internet a été porteur d'une promesse de transformation en douceur de

la Chine, avec la naissance d'une opinion publique virtuelle capable de se faire entendre, d'une société civile indépendante du Parti et de l'État ; en somme, d'une modernité politique qui pouvait sembler acceptable à condition de rester dans la « zone grise » permise par un pouvoir politique prêt à expérimenter à condition qu'on ne remette pas en cause son autorité.

Porté à la tête du Parti communiste chinois en 2012, à la suite d'une rocambolesque lutte pour le pouvoir, Xi Jinping n'a eu de cesse de rétablir la mainmise exclusive et suprême du Parti sur l'État et sur la société, redoutant qu'une *glasnost* à la chinoise ne le transforme en Gorbatchev menant le Parti à sa perte. Et il a trouvé un allié exceptionnel dans la technologie de surveillance. Internet « normalisé », vidéosurveillance généralisée, reconnaissance faciale à grande échelle, contrôle social numérisé... La science-fiction ne l'a même pas rêvé, mais Xi Jinping l'a fait, sans contre-pouvoir, sans limites autres que celles des ingénieurs qui conçoivent et mettent en œuvre le contrôle absolu. Il faut disséquer et comprendre ce qui est à l'œuvre dans le système chinois, et c'est ce que nous aide à faire Kai Strittmatter.

Nous – Français, Européens, habitants de démocraties libérales – observons cette évolution avec effroi, surtout quand elle permet des persécutions ethniques à grande échelle comme au Xinjiang, ou pousse les voix les plus libres de la société chinoise à l'autocensure ou à l'exil. Mais sommes-nous certains que la Chine n'est pas le miroir déformant d'une évolution du monde façonnée par la technologie ? Ne sommes-nous pas déjà engagés sur la voie d'une servitude volontaire voulue et organisée

PRÉFACE

par les géants technologiques et une idéologie sécuritaire omniprésente ?

Il ne s'agit pas de mettre sur le même plan les contraintes imposées par un État autoritaire qui ne laisse aucune place aux contre-pouvoirs ou aux garde-fous, et les normes édictées par des lobbies commerciaux ou des raisons d'État plus ou moins valables, mais passées par les filtres d'États démocratiques. Mais il aura fallu plus d'un lanceur d'alerte à la Snowden pour comprendre l'ampleur de la surveillance d'État et les dérives des plates-formes commerciales, pour réaliser que le danger est à nos portes. L'exemple chinois n'est donc pas l'épouvantail exotique d'un « autre » monde, mais la version déformée de ce que permet aujourd'hui la technologie dès lors qu'elle est mise en œuvre sans contrôles ni limites par des pouvoirs peu soucieux des libertés. La Chine, de ce point de vue, devrait servir de piqure de rappel à notre insuffisante vigilance.

Pierre HASKI

Avant-propos de l'auteur

NOUVELLE CHINE, NOUVEAU MONDE

La Chine que nous connaissions n'existe plus. Celle qui nous a accompagnés pendant quatre décennies, celle « de la réforme et de l'ouverture », est en train de céder la place à quelque chose de neuf. Il est temps que nous tendions l'oreille. Que nous regardions ce qui se passe. Aujourd'hui naît là-bas quelque chose que le monde n'a jamais vu. Un nouveau pays, un nouveau régime. Et pour nous, le temps de l'introspection est venu : sommes-nous prêts à y faire face ? Car une chose devient de plus en plus claire : le plus grand défi pour nos démocraties, pour l'Europe des décennies à venir, ce ne sera pas la Russie, mais la Chine. Cette Chine-là œuvre, dans ses frontières, à mettre au point l'État de surveillance numérique parfait et ses ingénieurs de l'âme ont rouvert l'atelier de fabrication de cet « homme nouveau » dont rêvaient déjà Lénine, Staline et Mao. Elle aimerait désormais former en partie le monde à son image. Le Parti communiste y a placé son chef, Xi Jinping, là où nul ne s'était plus trouvé depuis Mao Zedong : tout en haut. Au-dessus de lui, il n'y a plus que le ciel. Le pays possède de nouveau un « Grand Timonier ». Xi est le leader

chinois le plus puissant depuis des décennies, il règne sur une nation plus forte qu'elle ne l'a jamais été depuis des siècles et qui, portée par une grande ambition, se met en marche pour devenir encore plus puissante – sur le plan économique, politique et militaire. Une nation à laquelle le sabordage de l'Occident est tombé entre les mains comme un don du ciel. Un régime qui dispose, avec les technologies de l'information du *xxi*^e siècle, de possibilités radicalement nouvelles de contrôle et d'information, qu'aucun dictateur n'a encore jamais eues en main. C'est ainsi que Xi et son Parti sont en train de réinventer une dictature aux mesures de l'ère de l'information. En se lançant dans une compétition volontaire avec les systèmes de l'Occident. Et les implications de ce phénomène pour les démocraties de la terre sont gigantesques.

Même pour ce qui concerne son propre pays, le projet du Parti communiste chinois (PCC) est ambitieux ; mais il ne faut pas sous-estimer le pouvoir qu'exerce l'autocrate sur les esprits de ses sujets. L'appareil n'est pas seulement capable d'éliminer la vie, mais aussi d'éteindre les âmes pour les reformater ensuite. On l'a vu de manière exemplaire lors du massacre de la place Tiananmen en 1989 et au cours des années suivantes. Le 4 juin 2019, c'était le trentième anniversaire de l'écrasement sanglant du mouvement pour la démocratie. Et le Parti a de bonnes raisons de le célébrer : avec le recul, son acte de violence apparaît comme une réussite que nul n'aurait pu imaginer à l'époque. Ce bain de sang lui a apporté une nouvelle vie. Et il lui a donné une fois de plus l'occasion de démontrer ce dont son appareil de contrôle des pensées était capable, et ce bien avant l'ère

de la numérisation : à l'intérieur du pays, le souvenir du massacre est pratiquement effacé. Le travail d'oubli sur commande a été mené à son terme. Et quand on maîtrise le passé, le PCC le sait aussi bien que George Orwell en son temps, on maîtrise le futur.

Ce livre est un message venu du futur. D'un avenir qui aurait tourné mal. Pour vous. Pour nous. C'est pour cette raison que je l'ai fait. Il est né au cours de la nuit où Donald Trump a été élu président des États-Unis et j'en ai écrit les dernières lignes au cours des mois qui ont fait de Xi Jinping un homme « élu par l'Histoire », comme l'écrit *Qiushi*, la revue de l'École centrale et du Comité central du Parti à Pékin (ce titre signifie « Rechercher la vérité », tiré du proverbe « Rechercher la vérité à partir des faits »). L'Histoire est souvent un fleuve paresseux sur lequel nous dérivons sans même nous rendre compte qu'il s'écoule. Mais on ne peut pas s'empêcher de penser qu'on assiste à l'un de ces moments où nous sommes face à l'Histoire. Il se passe quelque chose. Pour nous. Pour la Chine. Et les deux ne sont plus dissociables.

Depuis vingt ans, je vis dans la post-vérité, coincé dans les *fake news*, manipulé par les « faits alternatifs ». En tant que correspondant en Turquie (de 2005 à 2012), mais aussi et avant tout en Chine : j'y ai fait mes études dans les années 1980, j'y ai occupé un poste de journaliste d'abord de 1997 à 2005, puis, encore une fois, de 2012 à 2018. L'exercice du pouvoir par le mensonge est probablement aussi ancien que l'institution du pouvoir elle-même et pourtant nous sommes choqués, en Occident, de voir revenir les autocrates confirmés ou en germe, et de constater que cela va de pair avec le retour du mensonge éhonté comme instrument

de pouvoir. Nous nous étions faits à l'idée commode que ces techniques, et les systèmes politiques qui leur sont liés, étaient des modèles en voie de disparition. Partout les autocrates flairent l'air de la brise matinale et tendent la main, dans nos pays, aux populistes adeptes de l'émeute. Une tempête se dirige vers l'Europe et les démocraties. Et tandis que tout le monde s'exprime à propos de Trump et des Russes, ceux qui parlent de la Chine sont encore bien trop peu nombreux.

Xi Jinping a promis une « ère nouvelle » à son peuple et au monde, et il œuvre effectivement à la construction d'une nouvelle Chine. Tous deux – le peuple et le monde – ont des raisons d'être nerveux. Là où Deng Xiaoping était adepte du pragmatisme, Xi Jinping, lui, s'adonne de nouveau à l'idéologie : il prêche Marx et pratique Lénine avec une énergie et une rigueur que l'on n'avait pas vues depuis longtemps, et parce qu'il sent que Marx ne dit plus rien à grand monde, il leur offre en prime Confucius et un nationalisme offensif. Là où Deng prêchait au pays l'ouverture et la curiosité d'esprit, Xi reconstruit des murailles.

Ce n'est pas que Xi imposerait à son Parti quelque chose qui serait étranger à sa nature, c'est plutôt le contraire : il met une énergie ahurissante à exaucer les vœux les plus secrets du PCC. Tout récemment encore, un nombre non négligeable de cadres du Parti se posaient eux-mêmes en leur for intérieur la question du sens de leur existence : au nom de quoi a-t-on encore besoin de ce Parti bientôt centenaire, vecteur d'une idéologie révolue ? Mais alors qu'une odeur de décomposition en émanait déjà, Xi lui a donné une nouvelle force et une nouvelle discipline ; là où il végétait faute de points de

repère, il lui a réinsufflé une direction et un but. Le Parti le remercie en le faisant entrer de son vivant au Panthéon de ses grands penseurs et en le pourvoyant de pouvoirs pratiquement illimités. Xi rappelle de nouveau à tous que ce pays a jadis été la proie du Parti. Celui-ci s'en était emparé à l'issue d'une guerre civile dont il était sorti victorieux. En Chine, jusqu'à nos jours, l'armée n'appartient pas à l'État, mais au Parti. Tout comme, du reste, l'État lui-même. Et ce Parti est selon toute apparence devenu la propriété personnelle de Xi. Il se plie aux volontés de celui qui lui redonne du sens, de celui qui, de nouveau, transforme la dictature d'un Parti unique en dictature d'un homme seul.

Le Parti a donné à Xi le titre de « sauveur du socialisme ». Ce qui signifie en réalité : « sauveur de notre pouvoir ». Le destin qu'a connu l'Union soviétique semble préoccuper Xi au plus profond de lui-même. « Ce qui a manqué, c'était un homme, un vrai ! » aurait-il dit un jour. Ce n'est pas le cas en Chine. Désormais, la Chine en a un : Xi Jinping. Et à vie, de surcroît. Personne ou presque ne prophétise plus l'effondrement prochain de ce système, le Parti peut se permettre de penser de nouveau à longue échéance. L'année 2024 sera pour le PC l'entrée dans une nouvelle ère. À cette date, il aura dépassé la durée d'existence de ce Parti frère qui a échoué en Union soviétique, le PCUS, et le PC chinois deviendra le parti communiste ayant atteint la plus grande longévité de l'histoire du monde.

L'Occident peut désormais définitivement oublier cette image idyllique qu'un auteur doué de sagesse avait déjà démasquée il y a des années comme le « fantasme de la Chine¹ » : à savoir l'idée que l'ouverture économique

et la prospérité croissante entraîneraient automatiquement une libéralisation politique du pays. Le changement par le commerce : beaucoup y ont longtemps vu une perspective pratique et rassurante – mais que toutes les évidences contredisaient. Le monde n'avait jamais connu de parti communiste comme celui-là : un Parti qui avait tout simplement assimilé le capitalisme et le faisait passer pour un « socialisme à la chinoise », une créature chimérique dotée d'une force d'adaptation phénoménale². Il n'a certes jamais abandonné son cœur autocratique, mais au moins, au cours des dernières décennies, il y a eu dans les entrailles du pays et du Parti des courants réformateurs, des débats originaux, des expériences ahurissantes et des gens courageux pour briser les tabous.

Tout cela a disparu depuis longtemps dans la Chine de Xi Jinping. Ces courants non orthodoxes, il les a tous asséchés. Xi est en train de prouver qu'au contraire, une autocratie rigoureuse se prête d'une bien meilleure façon à faire la grandeur et la puissance d'un pays comme la Chine, mieux, qu'il en a littéralement besoin pour mettre en œuvre son « rêve chinois » fondé sur une dictature forte du Parti. Xi fait donc une croix sur les prémices importantes de la politique « de réforme et d'ouverture » de Deng Xiaoping. Sa Chine n'est plus un État qui subordonne toute chose à la réussite économique – l'essentiel, désormais, c'est le contrôle politique. Son Parti n'est plus là pour assigner des missions à l'État, aux entreprises, à la société civile, aux médias qui avaient conquis des espaces de liberté. Ces espaces, Xi les a de nouveau effacés. Il est parvenu, en un seul mandat, à maîtriser d'une poigne de fer un PC nerveux et secoué par l'ambiance de

crise, et à « harmoniser », comme on le dit en Chine, une société diverse, vivante, parfois indocile, c'est-à-dire à étouffer les voix des dissidents et à soumettre le moindre recoin du territoire à l'autorité du Parti. Xi, qui se prétend incorruptible, nettoie le pays et le Parti, y compris sur le plan idéologique. Il ne doit plus y avoir un seul petit bout de Chine sur lequel son regard vigilant ne reposerait pas. En réalité, Xi accentue encore le statut de divinité dont le Parti a toujours joui : il le rend encore plus omniscient, encore plus omniprésent.

Les confins de l'Empire chinois ressentent avec une force singulière cette nouvelle inflexibilité et cette manie du contrôle : à Hong Kong, la peur de perdre leur liberté pousse les habitants dans la rue, on y voit les sursauts d'agonie d'une ville encore grandiose il y a peu de temps. Et dans le Xinjiang, le Parti a tout un peuple dans sa ligne de mire : l'enlèvement et l'endoctrinement de probablement plus d'un million d'Ouïgours musulmans dans un réseau de camps de rééducation constituent la plus grande opération d'internement d'une minorité ethnoreligieuse depuis l'époque nazie. En Chine même, le projet de reprogrammation d'un peuple entier réveille les souvenirs de la révolution culturelle.

D'une jambe, Xi fait donc un gigantesque pas en arrière en direction du passé. Il a le léninisme dans le sang. Et le goût du pouvoir. Certains le comparent à Mao Zedong, mais c'est une analogie fortement boiteuse : Mao était l'éternel rebelle qui prospérait dans le chaos. Sur bien des points, Xi, ce fétichiste du contrôle et de la stabilité, est la pure antithèse de Mao. Ce n'est pas un révolutionnaire, c'est un technocrate – mais un

technocrate qui se meut avec souplesse dans le labyrinthe de l'appareil.

Une expérimentation remontant à l'héritage de Mao fait cependant son come-back : le PC s'exerce de nouveau au contrôle intégral des pensées, il tente une fois encore de modeler l'homme moderne. Seulement, cette fois, le Parti pense que ce deuxième essai lui offrira de bien meilleures chances : la dictature chinoise se soumet aujourd'hui à une mise à jour pratiquée avec les instruments du *xxi^e* siècle. Car avec l'autre jambe, Xi accomplit un pas de géant vers le futur et vers un lieu que beaucoup de dictateurs ont déjà recherché sans qu'aucun ne l'atteigne jamais. Les temps où le Parti éprouvait une crainte nerveuse à l'égard d'Internet sont révolus depuis belle lurette. Non seulement le régime n'en a plus peur, mais il a appris à aimer les techniques nouvelles et la Chine mise plus qu'aucun autre pays sur les technologies de l'information. Le Parti croit pouvoir créer avec le *big data* et l'intelligence artificielle (IA) des mécanismes de gouvernement susceptibles de propulser son économie vers le futur et de rendre son appareil résistant aux crises.

Dans le même temps, il aimerait créer ainsi l'État de surveillance le plus parfait que le monde ait jamais vu. Mieux : un État dont la surveillance serait invisible parce que implantée dans les têtes des sujets. Cette nouvelle Chine ne doit pas être cette gigantesque cour de caserne ascétique et disciplinée qu'elle était encore chez Mao, mais plutôt un mélange, offrant, vu de l'extérieur, un aspect singulièrement bigarré, du *1984* de George Orwell et du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, où l'homme se consacrerait au commerce et au divertissement, se

soumettant ainsi de son propre gré à la surveillance. La plupart des sujets connaissent les instruments de terreur que le pouvoir est susceptible d'utiliser : c'est le rayonnement fossile dans le cosmos de ce Parti³.

L'un des éléments centraux de cette nouvelle Chine est par exemple le « système de crédit social » qui doit enregistrer en temps réel chaque acte de chaque citoyen et sanctionner aussitôt par des récompenses et des punitions le bilan de son comportement économique, social et moral. Dans cette vision, des algorithmes omniprésents créent le sujet productif sur le plan économique, harmonieux du point de vue social et docile sous l'aspect politique qui, au bout du compte, se censure et se sanctionne toujours lui-même à titre préventif. Le Parti ne réclame plus la croyance fanatique qu'il exigeait dans le passé : la complicité tacite lui suffit.

Si les plans de Xi et du Parti aboutissaient, ce serait le retour du totalitarisme sous les atours du numérique. Et pour les autocrates du monde entier, ce serait une voie permettant la fuite en avant : un nouveau système de fonctionnement qu'ils pourront commander en Chine, peut-être même avec un contrat de maintenance.

Cela peut-il fonctionner dans un pays dont la société est aujourd'hui plus diverse qu'elle ne l'a jamais été et où les ambitions et les rêves de consommation de la nouvelle classe moyenne se distinguent à peine de ceux de ses homologues dans d'autres pays ? Au moins sur le plan matériel, le PC a comblé ses aspirations pendant des décennies : la Chine urbaine a connu ces dernières dizaines d'années une croissance exceptionnelle de sa prospérité, ce qui a permis au Parti de faire des membres de cette classe moyenne les citoyens les plus satisfaits

du pays et ses plus grands alliés. Ceux-ci devraient aussi, prochainement, pouvoir emplir leurs poumons d'air frais : Xi Jinping a ordonné le nettoyage du nuage toxique auquel la population urbaine de la Chine donnait jusqu'à ce jour le nom d'air. Mais les défis à relever sont gigantesques. La société vieillit rapidement et Xi n'a jusqu'ici rien pu changer au clivage entre les pauvres et les riches : ce pays qui se dit communiste est depuis longtemps l'une des sociétés les plus inégalitaires du monde, voici quelques années déjà que Pékin a dépassé New York dans la course à la ville accueillant le plus grand nombre de milliardaires, et les citoyens ont bien compris qu'une kleptocratie sans scrupule et acoquinée avec le Parti s'est rempli les poches pendant toutes ces années⁴.

Le pouvoir autocratique de Xi présente des risques spécifiques. Il redonne de la rigidité à un système encore étonnamment malléable il y a peu, et le protège contre la critique et les idées neuves. Il lui vaut des ennemis et des envies de vengeance dans ses propres rangs. Xi connaît ces problèmes. C'est aussi pour cette raison qu'il offre à son peuple le fantasme national de la grande puissance. Et, de nouveau, un ennemi idéologique : l'Occident. De toutes les voies permettant d'unir la nation, ce sont les moins coûteuses. Ce sont aussi celles qui devraient donner le plus à réfléchir à l'Occident. Car on a tourné la page sur un autre principe : la retenue en politique étrangère. Xi Jinping a un message pour le monde : la Chine revient en pointe parmi les nations. Et les médias du Parti font rouler les tambours. Dégagez le chemin, Occident, faites place, capitalisme

<i>Sesame Credit</i>	302
<i>Arbitre des comportements</i>	306
<i>Terre inconnue</i>	308
LE SUJET. Comment la dictature	
atrophie les âmes	311
<i>Le bonheur de ne pas savoir</i>	316
<i>Vivre dans la brume</i>	323
<i>Taiïwan</i>	325
<i>Champ de mines</i>	328
LA MAISON DE FER. Comment une poignée	
d'irréductibles refuse le mensonge.....	335
<i>Résistances</i>	339
LE PARI. Comment le pouvoir se barre	
lui-même le chemin	347
<i>Nouvelles lunes</i>	351
<i>Mauvais calcul politique</i>	356
L'ILLUSION. Comment chacun se figure	
sa propre Chine.....	361
<i>Observateurs bienveillants</i>	364
LE MONDE. Comment la Chine	
prend de l'influence.....	369
<i>Décomplexion</i>	373
<i>Leaders d'opinion</i>	375
<i>L'Australie</i>	377
<i>Un faux soft power</i>	380
<i>Enlèvements et menaces</i>	389
<i>Les Instituts Confucius</i>	391

TABLE

<i>Instruments d'influence</i>	395
<i>Lobbying à tout-va</i>	399
<i>Pékin à Hollywood</i>	404
<i>Hollywood à Pékin</i>	406
<i>Un nouvel ordre du monde</i>	408
<i>Sur la Toile</i>	409
<i>Smart City</i>	413
 L'AVENIR. Quand tous les chemins	
mènent à Pékin.....	417
<i>Les portes de l'Europe</i>	420
<i>Trahison</i>	430
 Remerciements.....	
Notes	437
	439